

« Ce n'est pas Macron qui a fait barrage à Le Pen, c'est le barrage qui a fait Macron »

Selon Régis Debray, la France est devenue américaine. Et l'élection d'Emmanuel Macron est un peu le couronnement de ce processus séculaire.

Régis Debray

Régis Debray est né en 1940. Normalien, il part à Cuba, puis suit Che Guevara en Bolivie, où il est arrêté et condamné, en 1967. Libéré en 1971, il rentre en France et compose une œuvre vaste et importante (essais et fictions), dont Gallimard a réuni quelques-uns des meilleurs titres en un volume « Quarto », intitulé « Carnet de route » (2016).

PARIS
DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL

L'Europe a perdu la bataille des civilisations et est devenue une province de l'empire américain, une sorte de « réserve d'Indiens ». Telle est, en gros, la thèse du dernier essai de Régis Debray, *Civilisation*, sous-titré *Comment nous sommes devenus américains*. L'élection toute récente d'Emmanuel Macron à la présidence de la République française n'a fait que le conforter dans cette idée...

Que le français file à l'anglaise et que la France singe les « Yankees », c'est vieille rengaine, non ?

L'américanisation est effectivement une vieille affaire. C'est un processeur séculaire, que je fais commencer en 1918 en ce qui concerne la France. Un processus qui a eu des périodes de latence. Nous sommes dans une phase d'accélération. On peut même dire qu'aujourd'hui, on est dans un « couronnement », dans tous les sens du mot... Giscard d'Estaing, en 1974, fut un pionnier mais il a voulu aller plus vite que la musique, alors qu'aujourd'hui les choses sont mûres. Parce qu'en 74 - je reviens à cette date parce qu'on a quand même un ministre des

Finances qui devient président de la République, qui a fait sa première allocution en anglais et qui lui aussi voulait rajeunir la France en exhibant sa propre jeunesse - en 74 donc, on était encore à l'ombre de l'ère gaullo-lyonnaise. On avait des plus, on avait des interdits. Les États-Unis étaient encore un pays étranger - allié mais étranger - avec lequel on pouvait avoir des bouillottes, des fâcheries. Le business n'était pas encore prédominant. La figure de l'entrepreneur n'était pas encore le mythe d'identification qui fait rêver tous les jeunes. L'ère du numérique n'était pas arrivée, l'ère des think tanks non plus. On parlait encore de société de pensée. Et donc, c'était trop tôt. Et puis est venu le hit, le mail, le buzz, et puis la privatisation de la vie publique. Et puis le selfie. Nous avons aujourd'hui un prototype au point, c'est-à-dire la silhouette du « young trader successful », sympa, ouvert. Un battant, sincèrement anglophone, et désireux bien faire.

Comment avez-vous vécu cette campagne électorale ?

Je l'ai vécue comme l'achèvement du processus que je viens de vous décrire. Avec l'ajout d'une baraka, c'est-à-dire d'un homme qui a de la chance - ce qui, aux yeux de Napoléon, était déjà un mérite. Ce n'est pas Macron qui a fait barrage à Marine Le Pen, c'est le barrage qui a fait Macron. Et ce n'est pas pour rien que ce soit lui, « le barrage ». Ce n'est pas pour rien que le réflexe « contre », qui est toujours le réflexe dominant - et au fond, en

politique, c'est le seul sur lequel on peut fonder un projet - c'est lui qui en a profité, et pas un autre. Ce n'est pas un hasard : ça

traduit un « Zeitgeist », l'esprit d'une époque qu'il incarne fort bien.

Certains ont critiqué Mélenchon pour ne pas avoir explicitement appelé à voter Macron contre Le Pen ; d'autres rappellent l'attitude des communistes allemands dans les années 30, refusant de choisir entre les sociaux-démocrates et les hitlériens... Cela vous semble pertinent ?

Non, je crois ces parallèles infondés. Parce que lorsqu'on pense qu'il y a une sorte de partie de ping-pong fatal entre le libéral et le tribal, chacun se renvoyant la balle, on pouvait penser qu'il fallait rompre avec ce jeu-là. Et donc la position de Mélenchon m'est apparue discutable mais avisée. Marine Le Pen a été le meilleur agent électoral qui soit pour Macron. C'était un cadeau du ciel : comme bête noire, on ne peut pas faire mieux - même si la bête est plus grise que noire.

Marine Le Pen a voulu faire de ce scrutin « un enjeu de civilisation »...

« Civilisation » est un mot qui sert à tout. Je ne suis pas dans les replis cérébraux de Marine Le Pen, mais je crois que dans sa bouche, c'est une allusion à Charles Martel, c'est-à-dire à la civilisation blanche, chrétienne, face aux barbares. Au fond, pour réussir en politique il faut un barbare. Côté Macron, le barbare, c'était le fascisme et côté Marine, le barbare, c'était l'islamique. Mais le barbare fasciste éveille en France une mémoire beaucoup plus présente que le Sarrasin et donc avait une vertu agglomérante. D'où la visite au Vél d'Hiv., qui mobilise des affects que le Grand Turc ne mobilise pas vraiment encore. ■

Propos recueillis par
WILLIAM BOURTON

l'américanisation « L'Europe n'a plus grand-chose à offrir d'original »

Vous expliquez, dans votre livre, qu'un des premiers signes tangibles de l'américanisation de l'Europe remonte à 1919, quand le traité de Versailles fut rédigé en anglais et non en français. Le phénomène a connu une deuxième poussée, quand les GI's apportèrent dans leurs Jeep's les cigarettes blondes, le chewing-gum et le Coca-Cola. A chaque fois, l'Europe était économiquement ruinée...

C'est tout à fait impérial - car il n'y a pas de civilisation sans empire. Pourquoi le candombié brésilien n'a-t-il pas eu le même écho que le jazz, alors qu'il procédait de la même résilience culturelle, à savoir une culture noire et religieuse ? Parce que le Brésil n'a pas eu de corps expéditionnaire pour amener, en 1917, le jazz-band à Nantes. Une acculturation suppose, au départ, une relation de puissance. C'est le mérite de la puissance américaine que d'amener avec les Sammies (surnom des soldats US de la Première guerre, NDLR) ou les GIS de quoi manger et de quoi danser ; d'amener non seulement des tracteurs et du DDT mais également du Lester Young et de la comédie musicale. C'est ça, ce qui fait l'originalité de l'américanisation. On ne retrouve de similitudes qu'avec la romanisation : oui, il y a du politique et de l'étatique, mais il y a aussi du « civil », c'est-à-dire du civilisateur. Les Romains ont des légions mais ils ont aussi

des thermes, des théâtres et des temples. Cette façon d'acculturer à la fois par le haut et par le bas, par les élites politiques et par l'homme de la rue, c'est vraiment propre à l'américanisation, qui en a fait quelque chose de plus que compétitif : d'irrésistible - par rapport à la soviétisation, notamment.

D'un autre côté, en élisant Donald Trump, les Américains n'ont-ils pas fait savoir qu'ils ne désiraient plus « américaniser » un monde si ingrat à leur égard ?...

On peut effectivement interpréter

la victoire de Trump comme celle de la Nation sur l'Empire, c'est-à-dire de l'intérieur sur l'extérieur. A un moment, les Romains en ont marre de payer pour les aqueducs des autres et exigent qu'on commence par installer l'eau chaude chez eux... Mais ça me semble épisodique. Mais je me reproche parfois d'utiliser le mot « américanisation », car on le prend au premier degré. Moi, je dessine une civilisation qu'on pourrait appeler « la postmodernité »... C'est vrai qu'il y a une matrice, mais c'est une matrice dont il faut saisir le caractère non politicien. Ce qui me frappe par exemple, c'est l'avancée mondiale du néoprottestantisme. Il se trouve que c'est l'Amérique qui a fait, avec Calvin et Luther, quelque chose d'autre qu'on appelle « l'évangélisme ». Aujourd'hui, vous avez une nouvelle église évangélique tous les dix jours en France. Dans le monde aussi : le néoprottestantisme a modifié aussi bien le Brésil que la Corée du Sud. Vous êtes bien forcés de voir que ce néoprottestantisme a importé Calvin à New York mais en a fait quelque chose d'autre avant de revenir chez nous. Ce sont des phénomènes d'une telle amplitude et d'une telle profondeur, parce qu'il s'agit de mentalités et pas de balances commerciales, que ramener ce phénomène à la victoire de Trump me semble un peu dérisoire.

La formule secrète américaine, c'est cette combinaison d'un pouvoir réceptif et d'un pouvoir émissif ?

C'est effectivement la clef. La capacité de recevoir des idées, des images et d'abord des communautés, la capacité qu'a le « mainstream » d'absorber des cultures, de se nourrir d'un « underground » de tous les pays, expliquent et légitiment le deuxième mouvement : la réexportation. « J'importe Calvin et je vous renvoie Billy Graham ; mais si je n'avais pas importé le premier, je ne pourrais pas réexporter le second. » C'est ça la grande force qui

manque à l'Europe. C'est pourquoi la fermeture de l'Europe me semble marquer la fin d'une civilisation active, donc proactive. Disons que l'Europe est moins informante qu'informée. Elle n'a plus grand-chose à offrir d'original. D'ailleurs

quand on parle de « mondialisation », on ne parle plus, comme en 1914, de « l'europanisation » du monde mais de « l'américanisation » du monde, Europe comprise. Le standard n'est pas plus de frappe européenne mais de frappe américaine : ce « parfum d'énergie et de brutalité », comme disait Elie Faure, qu'on ressent tous, Européens, quand

« Je ne voudrais pas émettre de doutes sur la viabilité d'une Europe de plus en plus inconsciente... »

on débarque là-bas. La brutalité, c'est Trump, mais il y a derrière une formidable énergie.

Mais la Russie, elle, ne s'en laisse pas conter...

La Russie retrouve un peu ses dimensions de Catherine II : c'est plutôt un pays en rétraction, démographique et géographique, qu'un pays en expansion - car, excusez-moi, je sais bien que nous avons le quart d'heure de haine russophobe matin, midi et soir à la télévision, mais la Crimée, c'est russe depuis longtemps ! Peut-être ne pardonne-t-on pas à la Russie de vouloir garder sa culture ? Mais je ne crois pas que cette culture puisse faire civilisation. Il faut admettre

qu'aujourd'hui, la mondialisation techno-économique engendre, suscite, entretient les replis culturels ici et là. Il y a là une dialectique qui fait que vous avez beau mettre des ordinateurs et du Coca-Cola partout, vous produisez des ayatollahs...

Qu'est-ce qui caractérise - ou caractérisait ? - en propre la civilisation franco-européenne, selon vous ?

Le primat de l'écrit sur le visuel. Le primat du temps sur l'espace. La sédimentation mémorielle. Et certaines idées un peu baroques, comme celle d'égalité - dont les Américains n'ont pas tel-

lement besoin, puisque la notion d'égalité ne prend son sens que lorsque vous sortez d'une société d'ordre, d'une société hiérarchisée : noblesse, clergé et tiers-état. Mais en 1620, les Américains ont commencé par un contrat entre égaux, qui ne succédait à rien (allusion au pacte signé entre les passagers du Mayflower, avant de débarquer, édictant les règles de leur vie en commun et les principes qui régiront le futur établissement en terre inconnue, NDLR). C'est ça le miracle américain : ils ont, comme Rome, un point de départ absolu, un « terminus a quo » avec un « terminus a quem » qui est l'établissement du bonheur humain sur le modèle américain édicté par le doigt de Dieu. Ils ont une mission universelle de régénération de l'humanité. Ils ont, pour le coup, un roman national avec un début et une fin. Nous, on ne sait pas trop quand on est nés... ça flotte. ■

Propos recueillis par
W. B.



Civiliation
RÉGIS DEBRAY
Gallimard
240 pages, 19 €

« DÉCLINISME »**« Notre monde n'est pas "le" monde »**

Vous ne faites pas dans le « déclinisme apocalyptique »...

D'abord, comme disait Paul Valéry, les littératures de la décadence sont les plus belles car elles ont absorbé tellement d'éléments que ce sont les plus complexes, les plus subtiles. Et puis, il ne faut pas être myope. Notre monde n'est pas « le » monde. Moi, j'interprète plutôt cette période de creux comme des entre-deux. Je n'ai pas ce qui viendra après, mais quand vous

regardez l'histoire de l'Humanité, vous voyez qu'il reste toujours quelque chose de l'ancien, que l'ancien se métamorphose et même qu'il y a des retours. Rome a vaincu la Grèce politiquement et militairement au II^e siècle tout en s'en nourrissant culturellement, mais l'Empire romain finit au IV^e siècle et la Grèce renaît à Byzance. Byzance, c'est l'hellénisme : on y parle grec. Donc, il n'est pas exclu qu'on ait des « retours d'Europe » à un moment donné. Il y a des renaissances et puis il y a toujours de la métamorphose – je crois que Malraux avait raison. Alors évidemment, c'est un peu vexant à

l'échelle d'une vie individuelle de se sentir marginalisé, brimé, dépressif... Le vrai drame, c'est la banalisation. Mais à l'échelle des siècles, il y a de la respiration, systole/diastole, des phases, des transitions. On est dans une phase de transition. Le problème, c'est qu'on ne sait pas trop sur quoi. Au fond, la vraie question, c'est : est-ce que l'Europe peut se désaméricaniser ? Mais je ne voudrais pas, devant un journaliste belge installé à Bruxelles, au cœur de l'Europe, émettre des doutes sur la viabilité d'une Union européenne de plus en plus inconsistante...

W. B.